

LETTERA DI NACHTIGAL

Avevamo già data la versione della lettera del Dr. Nachtigal al suo amico Dr. Petermann, quando ci venne trasmessa dall' egregio Dr. Mangano di Tunisi cui è diretta, la seguente che siamo lieti di pubblicare quale la scrisse l' illustre viaggiatore:

Depuis environs deux mois je suis de retour d'un long et très-pénible voyage et bientôt après j'avais le bonheur de recevoir par un courrier du Gouverneur Général de Tripoli des lettres de mes amis et entre autres de vous; elles étaient, il est vrai, d'une date fort reculée; les plus récentes étaient datées en automne 1871, mais c'étaient toujours des lettres d'amis. Seule la lettre de Mr Rossi était écrite au mois de Juillet 72, mais elle était maigre en fait de nouvelles. J'espère vous avoir écrit après mon retour de Kanem et de Borku; j'ai dit j'espère, car je n'en suis pas sûr, je n'avais à cette époque fait qu'un très court séjour à Kouka et j'étais naturellement avant tout occupé d'une relation de mon expédition pour les géographes. Pour le cas que vous n'en ayez pas connaissance, je vous mets tout court au courant.

Au printemps 1871 je m'étais confié pour trois ou quatre mois à une tribu arabe qui domine le Kanem, l'espace entre Kanem et Borku, et ce pays ci même, par la peur. Ces brigands, qui depuis 30 ans ont su changer les habitants du Kanem de nomades en agriculteurs (en leur enlevant continuellement leurs chameaux;) qui ont réduit les habitants de Borku ou à l'émigration, ou à une vie de faim et de privation, qui paraissent avoir ravi aux Touaregs du midi, depuis leur arrivée au Kanem, à peu près 50,000 chameaux et qui sont restés eux mêmes pauvres comme Job, tous originaires de la Tripolitaine et nommés, *Ouled Sliman*, ils étaient autrefois protégés par le Cheik de Borku, obéissant à présent à personne, paraissant plutôt entretenir des relations d'amitié avec le Sultan Aly de Wadai, sont détestés et exécrés par tout ce qui a la peau noire, et méritent mille fois ces sentiments: ils vont tous le 3 ou 4 ans à Borku pour s'approprier la récolte des dattes, qu'ils menent alors sur le marché de Kouka. Je les accompagnais jusque dans ces pays de Tibbours, qui ne fut, comme le Tibesti, jamais visité d'aucun Européen, où je pus constater la direction du *Bahr el Gazal* et presque atteindre la route qui mène de Wadai à Bengasi. Bien reçu et traité par les Arabes,

dont le fameux chef Abd-el Geïl (ce dernier est mort depuis 30 ans, maintenant son petit fils est chef de Ouled Slimen) un jour souverain du Fezzan, devait de la reconnaissance aux chrétiens, particulièrement aux Anglais, ils oublièrent toutefois leurs aman envers moi.

Quant à mon retour au Borku des 3 ou 4 mois souvent en devenaient 10, puisque je ne trouvais personne pour me servir de guide et sauf-conduit et la route de Borku au Kanem et le Kanem même fut pour tout étranger presque inaccessible: enfin je rentrai, au commencement de cette année ici, et pour regagner un peu tant de temps perdu, je partais presque immédiatement pour le Baghirmi. Le Roi de ce pays avait été, à l'époque de mon départ pour le Kanem, attaqué par le sultan de Wadai. La capitale conquise, détruite, pillée; lui même — il s'appelle Muhammed ben Abd-el-Kader, surnommé Abu Seghir — put vait s'échapper et gagner le pays des païens, au midi de Baghirmi, qui lui étaient plus ou moins tributaires. Là je l'ai visité; les contrées sont dans une force suffisante et armée, entièrement inaccessibles, et je ne devais qu'à mon hardi plan de suivre le sultan détrôné à travers de ses ennemis (le sultan de Wadai avait nommé un autre Roi et lui laissant une petite armée) dans son exil, la bonne chance de voir de près les tribus curieuses que j'avais entendu nommer tant de fois, savoir les Somrai, les Gaberi, les Ndam, les Tumnoks, les Sara, les Bira, les Nijellems ecc.

Les Gaberi et les Sara établissent, en partie temporairement, leurs villages dans les arbres, si cela vous paraît par exemple assez curieux: et ils il amènent en haut même leurs chiens, chèvres, moutons et leurs poules. Malheureusement pour mes projets de voyage, tous avaient parfaitement connaissance de la triste position du Sultan Abu Seghir, et n'étaient pas disposés à se laisser enlever leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, sans résistance. Même les localités autrefois si soumises se montraient hostiles et les esclaves ne se ramassaient que pour des petits ghazias, qui au commencement m'intéressaient à un haut degré, mais qui finissaient vite pour me dégouter au dernier degré. Le sultan installé par le Wadai s'approchait peu à peu de Abu Seghir et bientôt je ne pouvais ni aller en avant, ni retourner au Borku, de sorte que je restai 4 mois chez mon hôte royal, très bien vu par lui, mais menant comme tout le monde une vie très-misérable et monotone. Une nourriture insuffisante, sans aucune variation, sans sel, ni poivre, ni rien, me fatiguait beaucoup et finissait par me produire une diarrhée qui ne cédait à aucun régime. C'était la même maladie qui tuait les esclaves de notre camp par centaines et elle menaçait aussi ma vie très-sérieusement. Voyant que je ne pouvais plus avancer, je sollicitais mon retour, mais mon ami royal le savait toujours retarder: il croyait avoir toujours besoin de mes conseils et profitait trop de mes fusils, ou plutôt de ceux de mes gens, dans ses expéditions, pour me laisser vite partir. En outre il n'aimait pas à me voir partir sans adieu de sa part, et puisque j'avais refusé une vingtaine d'esclaves que sa générosité m'offrait, il cherchait à se procurer à cet effet des dents d'éléphant. En attendant la saison avançait dangereusement. La pluie tombait presque tous les jours et pour une bonne moitié de l'année la surabondance d'eau rendit les voyages dans les parages en question (environs 9 degré latitude N.) presque impossibles. Je ne saurais vous décrire toutes les fatigues que mon corps affaibli par une longue maladie devait endurer. Mes chevaux

succombèrent bientôt et je me voyais réduit à mes propres jambes; mais enfin la dure nécessité, un peu d'énergie et de patience finissent par triompher et je rentrais à Kouka le 7 Septembre. Encore maintenant je ne peux pas me débarrasser des suites du climat désastreux.

En automne 1873 j'espère être de retour et mes récits vous intéresseront alors, plus que ces quelques dates peuvent le faire. Oh combien je désire maintenant de me trouver dans la société des gens civilisés! comme je suis pour le moment rassasié du milieu dans lequel j'ai vécu plus de trois ans!

Un peu plus rétabli, je compte entreprendre mon retour par le Wadai et le For. J'éviterai de cette manière la route pénible, monotome et connue de Kanar à Fezzan. Je verrai peut être ces pays là jusqu'à présent si inaccessibles aux européens. Le sultan Aly de Wadai jouit de l'admiration de tous ceux qui le connaissent, comme homme et comme souverain, et si je pourrai arriver sain et sauf auprès de lui, je crois être en sûreté. Le Cheik Omar de Bornou, qui nous aime beaucoup, me doit faire accompagner chez son voisin Sultan et il m'a promis à cet effet un envoyé tout particulier,

G. NACHTIGAL.
